L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 12 AVRIL 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

VI.

Depuis quelques jours les faits paraissent vouloir donner raison à une opinion que je citais récemment pour la condamner. Celle d'un ami qui me disait : "C'est maintenant que commence pour l'Exposition la période dorée. Les deux mois d'avril amèneront, sinon une pléthore d'argent, du moins des recettes dépassant de beaucoup la trop maigre moyenne obtenue jusqu'ici."

La vérité est qu'une double amélioration s'est produite au cours de la dernière quinzaine: les dépenses quotidiennes ont diminué de deux tiers environ et la moyenne des recettes est décidément à la hausse. Dieu veuille que ce progrès se maintienne ; qu'il aille s'accentuant mieux et me prouve irréfutablement qu'en cette affaire je me suis trompé du tout au tout, et que j'ai vu comme un Quinze-Vingts. J'espère donc que le démenti qui m'est ainsi infligé, se maintiendra jusqu'au 31 mai.

Vendredi surtout ce démenti a été accentué. La recette de cette journée là a rappelé les plus belles. Vous en connaissez déjà le chiffre, $8.425, ce qui suppose environ vingt mille personnes, avec les invités, etc., etc.

C'était le jour de la Nouvelle-Orléans —*New-Orleans Day*—et la Direction bien inspirée avait renouvelé le mot : Laissez venir à moi les petits enfants.

Si bien qu'on en avait fait une levée en masse, en invitant à la fête les Elèves des Ecoles Publiques. Excellente pensée, affaire excellente aussi. En effet, à la suite des enfants devaient naturellement venir les familles, et tel a été le fait.

Je regrette vivement que d'autres soins m'aient empêché de me rendre, ce jour là, au Wold's Fair. Mes attributions m'y appelaient cependant.

Ne s'agissait-il pas d'art aussi ? et cette fois c'étaient les petits qui étaient chargés d'en faire, ce qui y ajoutait bien du piquant.

Aux termes du programme, ces bataillons scolaires avaient pour consigne de chanter des chœurs. Ils n'en sont acquittés à merveille, paraît-il; on s'est étonné de l'ensemble obtenu.

Pour le coup, ils ont fait rude concurrence à cet orchestre Mexicain auquel personne ne disputait ses lauriers; les petits bonshommes se jouaient au jeu ; ils se permettaient même de nuancer, m'assure-t-on. Il n'y a plus d'enfants.

Ah ! que le capitaine Payen se tienne bien ! Quelques exécutions comme celle là et il y aurait pour lui du danger à la clé.

Au commencement de cette même semaine, lundi ou mardi, je rencontrais aussi dans le Gouvernment Building une longue ligne d'enfants, dont le doyen pouvait bien avoir huit ans, vêtus à seul et même costume pour tous ; costume simple, mais correct, mais d'une propreté irréprochable. C'étaient des Orphelins de je ne sais quel Asile. Ils étaient précédés d'une de ces Saintes, d'une de ces Sœurs qui font de la charité pratique, constante ; qui se vouent aux déshérités et trouvent des voluptés réelles, adorables, dans le sacrifice de tous les instants.

Ils marchaient deux par deux, dans un ordre parfait, échangeant parfois des mots de surprise et de joie. Leurs yeux s'écarquillaient, s'allumaient, en regardant ce monde de curiosités amassées dans l'édifice. Ils contemplaient avec une curiosité naïve, étonnée aussi, ces milliers de produits du génie humain, dont ils comprendront plus tard le prix immense.

Tous avaient leurs mignonnes mains pleines de ces bibelots : prospectus illustrés, cartes enluminées, chromos, discours minuscules, échantillons de toutes sortes, que les exposants distribuent avec tant de prodigalité. Pour eux Sésame s'était ouvert à deux battants.

Il leur semblait que c'était là riche butin ; et l'un d'eux me montrait l'une de *ses images*, avec autant de fierté qu'un collectionneur vous exhibe une toile de grand maître dans sa galerie. Ce petit Poucet là était vraiment radieux sous sa chère charge ; c'était du bonheur que le rose bambin avait emmaganisé et qu'il allait emporter à l'Asile.

L'Asile ! Je gage qu'ils l'auront tapissé des cadeaux du jour ; que, pour quelques heures tout au moins, ils en auront fait un Musée. Bonheur de l'enfance.

Et puis, et c'est là le complément du tableau, que je décris mal: toutes ces pures joies répandues dans ce monde miniature se reflétaient sur le visage de la Sœur. Ses traits s'illuminaient aussi de contentement, chaque fois que s'augmentait la cueillette d'un de ses enfants ; elle, la mère chrétienne, dont le cœur déborde d'amour pour tous.

Ah ! que c'était donc là un joli, un touchant motif à traiter, et comme je le reproduirais sur la toile si j'étais peintre.

Je ne sors consequemment pas de mon emploi en vous parlant de ce gentil défilé des petits, puisque c'était là aussi un tableau ! Tableau vivant, remuant, que n'égale, à coup sûr, aucun de ceux qui s'étalent au Art Hall, à quelque école qu'il appartienne. Devant lui je me suis arrêté avec bonheur. Et vous ?

Ma dernière Revue débutait par la description d'un intérieur, non pas des « Intérieurs vertueux, " dont se raillait Théophile Gautier, ce *salonier* si sadinant de forme, si sérieux comme fond, mais un salon mouvementé, tumultueux même pour l'instant, où M. Escosura, tout espagnol qu'il est, a dépensé force gauloiserie. A l'huverse de ce qui se pratique souvent au théâtre, cette même Revue se terminait par une page tragique, au lieu du vaudeville de la fin.

Aujourd'hui je commencerai par une pastorale, mais pastorale à laquelle se prennent parfois que de simples quadrupèdes. Vous me remercierez pourtant, je le crois, de vous avoir conduit devant cette bucolique, où vous retrouverez des faveurs qui vaLaurent à Mme Dedoulinières son unique inspiration ; fort jolie, celle-là ; l'idylle des moutons :

Sur les bords fleuris
Qu'arrose la Seine.

Seulement rien ici, absolument rien de Louis XIV.

Je suppose, bien aimé lecteur, que vous aimez le mouton. Quand je m'exprime ainsi, je ne fais point allusion au faible que vous pouvez avoir pour gigot et cotelettes ; je parle du mouton crû, vivant, bêlant et avant la toute.

Il ne s'agit point de cuisine, mais de pastorale, ainsi que je viens de l'écrire, et c'est toujours dans la salle Belge que nous rentrons.

La toile porte le numéro 478 avec cette signature E. Verboeckhoven ; elle est de larges proportions.

Ici, comme dans l'école française moderne, une haute importance est attribuée au paysage, au fond. Sans y sacrifier son motif principal l'artiste y a donné grand soin et obtenu bonne réussite.

Pas précisément moutons, le terrain s'accidente par de petites croupes qui rompent la monotonie et fournissent l'occasion de tons divers, de jeux de lumière variés.

Varié également l'aspect du sol. Sur en certaines parties, il est verdoyant en d'autres. Sur cette tranche les bêtes gourmandes ont tout pris, elles ont rasé la terre de près, de très près; plus un brin d'herbe; mais là, à côté, il y en a encore pour quelque bonne et franche lippée. Là-bas, sur le plus reculé de ces terres, gibbosités du paturage, se dressent quelques petits arbustes; au fond, une nappe d'eau—fleuve ou mer —qui, quoiqu'esquissée seulement, se distingue, se détache très nettement du ciel, à la bande d'horizon.

Tel est l'accessoire qui ne sert pas médiocrement à l'effet de cette composition, de cette étude plutôt, car, à vrai dire, il n'y a point là de composition, d'invention, si vous le préférez. Le peintre n'a prétendu que rendre la nature dans l'un de ses cadres les plus calmes, les plus naïfs, et c'est là toujours, vous la savez, une sérieuse difficulté à vaincre en matière d'art. Les grands mouvements, les épisodes violents ou touchants ont en eux-mêmes quelque chose qui aide à fixer l'œil, à le charmer. Il n'en est pas ainsi de l'étude froide, bornée, d'une de ces scènes banales sur lesquelles les regards peuvent s'être blasés.

M. E. Verboeckhoven n'a pas trop compté sur ses forces en attaquant cette difficulté; très robustable, qu'on en dépeuve bien convaincu.

Il l'a attaquée bravement, de front et dans de vastes dimensions.

Il s'est imposé un paysage assez austère ; il s'est interdit de reproduire sur sa toile ces caprices de la nature dont la diversité réjouit, conquiert. Le thème est des moins compliqués ; pas de variations. Je vous l'ai dit, une ligne d'eau, un ciel sobre de couleur, un sol pâturage plat, quelques plaques de paturage, voilà tout l'encadrement.

Au premier plan, ou pour être plus exact, à divers plans, un troupeau de moutons dont la seule distribution est de l'art, décèle du talent.

Les attitudes, les poses des bêtes sont diverses et naturelles. Elles forment des groupes détachés, mais chacune d'elles ressort bien distinctement de l'ensemble.

Agneau et agnelets, qui semblent sortir de la toile, comme du plein relief de bas-relief. On passerait la main dans ces flocons là.

Si les poses sont multiples, multiples aussi les tons de la laine. Ici le blanc de bélier ; là cette couche jaunâtre qui lui prête comme la teinte des feuilles d'automne, au moment où, mortes sur l'arbre, elles vont en tomber pour retourner au sol. Et cette gamme qui commence au blanc arrive par des gradations artistement ménagées au noir vigoureux et chaud de la sépia.

Ce ne sont point là, je vous l'affirme, moutons de convention, mais beaux et vrais moutons moutonnant. En les regardant, le nimologisme Bê ! me vient à l'esprit ; je crois les entendre psalmodier leurs bêlements. Tous les détails sont sincèrement, scrupuleusement observés.

Les voilà bien, avec leur œil doux, si doux qu'il passe en proverbe. Avant que les pauvres bêtes, après avoir pleuré sous l'égorgement, passent à la broche, oui, les voilà avec la bouche bée, leur air inconscient, leur regard vague.

Au dessus de leurs toisons, des ombres et des lumières expertement jetées : un coloris se transformant, selon que l'animal se trouve sous le jet de lumière crue de ce pan de ciel, où des blancheurs montent et s'étalent dans l'azur, ou qu'il est dans l'angle d'ombre causée par ces nuages s'épanouissant à droite, et portant l'orage qu'annonce le vol des goélands qui la-bas valsent ou plongent dans l'espace.

Notons que ce double aspect du ciel—clair et chargé—dont l'artiste a voulu s'imposer la complication, est bien observé, d'un bon rendu.

Sujet semblable à celui dont je viens d'essayer de donner une idée au lecteur, est toujours d'une exécution scabreuse. Il exige correction, légèreté, connaissance parfaite de la palette pour intéresser. Le chatlatanisme en est forcément exclu.

A force de simplicité, par sa naïveté, il ne s'adresse guère qu'aux artistes, aux dilettanti de haut goût. Et cependant Mr Verboeckhoven a rendu l'exécution plus malaisée, plus ingrate encore, en choisissant une zone de terrain assez insignifiante, assez monotone; n'offrant pas cette opulence de pittoresque qui sert si heureusement la brosse, et fait parfois pardonner un motif incomplètement traité.

La nature, ainsi que la créature humaine, a ses défaillances, ses côtés chétifs. C'est un de ceux-là, un paysage *solus*, que le peintre confiant en lui-même, a hèrement pris, afin de s'affirmer par un réel talent, sans s'aider du luxe de la mise-en-scène.

Grand et beau travail dont je ne puis féliciter l'artiste, mort, nous apprend le catalogue ; mais je le note parmi les œuvres les plus distinguées du Salon de la Belgique.

Puisque nous en sommes au paysage et à l'étude des animaux, allons à un autre animalier, Mr Edmond de Pratere, de l'école belge aussi. Nous avons qu'un pas à faire ; sa toile est là, tout près, numérotée 471 :

Meute de chasse.

Ici encore nous retrouvons œuvre de paysagiste et d'animalier.

Il y a chez M. de Pratere plus de décision que chez M. Verboeckhoven ; il arrive plus résolument et plus vite au but.

Si vous juxtaposez ces deux toiles : *Un troupeau de moutons—Une meute de chasse*, vous reconnaîtrez aussitôt la différence de procédé et de faire des deux artistes.

Tous deux sont soigneux et veulent arriver au vrai avec la brosse.

Seulement l'un est plus minutieux que l'autre. M. Verboeckhoven est celui-là. Il devait revenir souvent sur le même trait, fréquemment enlever sa pâte, reprendre un détail, inachevé selon lui.

Poliesse n'est sans vesse et le repolissez.

Sans trop forcer la note cependant, sans arriver à l'outrance, il affectionne le léché ; je n'en voudrais pour preuve que les flocons de laine de son troupeau. Celui là ne lèchait ni dessin, ni coloris.

Chez lui, si j'en juge seulement, le travail devait marcher avec quelque lenteur. C'était l'homme de la recherche, de l'exactitude du rendu, plutôt que l'homme d'invention. Eût-il vécu bien des années de plus, ce n'est pas lui qui aurait songé à entreprendre l'œuvre de Bouches, *ne* splendide gaspilleur, qui, ayant du talent plein les poches, si vous me permettez ce tour, le jeta par toutes les fenêtres, inventa même des fenêtres, afin de donner champ plus plein à cette folie de riche, et dispersa un superbe tempérament, au lieu de l'appliquer à quelques œuvres où se serait concentré son délicieux talent. Dix mille motifs environ, ont dû mille, voilà le compte des Boucher.

M. de Pratère, lui, expédie infiniment plus vite la besogne. J'imagine qu'il doit assez facilement couvrir un chassis. Artiste évidemment sincère, il veut aussi faire ressemblant, se maintenir dans la vérité ; néanmoins il ne juge pas que pour cela il faille recourir au léché.

Il n'est le fidèle d'aucune Eglise de l'Art ; il ne s'entête dans aucun parti pris ; il ne donne pas dans les exagérations de l'impressionisme, qui, en manière de dédé, arrive quelquefois au gâchis. Pourtant comme cette Ecole, qui, à dire vrai, n'est qu'un point de départ vers une émancipation nouvelle, dont le bienfait, les progrès viendront plus tard, M. de Pratère prétend, par quelques traits, jetés hardiment, produire l'impression qu'il veut causer en traitant un motif quelconque.

En cela il n'est certainement pas excessif, mais si vous examinez de près son travail, vous y rencontrerez des touches pleines de désinvolture ; des lignes qui tout d'abord vous semblent pecher par la netteté ; des bavochures enfin.

Ou serait tenté de conclure que la toile a été abandonnée, réléguée dans quelque coin de l'atelier, avant achèvement ; que bien des plans en ont été ébauchés seulement. Il n'en est rien.

Retraites d'un mètre ou deux, vous vous rendrez compte que ces lignes, jetées, esquissées à peine, sont voulues ; l'effet cherché ainsi est obtenu.

Oui, examinez attentivement. Tout à l'heure, en observant de près ces onze chiens courants, qui n'attendent que le signal du piqueur assis au second plan, à l'ombre de la haute futaie, vous vous figurier peut-être que la dernière touche manquait au morceau.

Vous étiez choqué par des semblants de solution de continuité, et voici pourtant que, placé au point, à la distance calculée par le peintre, vous voyez ces vides apparents se combler ; un effet d'optique recomposer l'ensemble que vous disiez disjoint.

Ces chiens, d'un pelage peu varié d'ailleurs, sont très carrément plantés, pleins de vie, de sang. Ils pressent le moment de l'action; tout à l'heure quand on les découplera, ils feront bonne besogne.

Beaucoup de fermeté dans le pinceau de M. de Pratère ; il peint résolument, largement ; en quelques coups de brosse il traduit l'expression cherchée, il prête corps à son idée.

La meute est encore au repos; néanmoins il y a du feu dans ces yeux, il y a de l'impatience dans ces attitudes. Pourquoi donc le piqueur qui est tout près, et dont la silhouette est à peine indiquée, pourquoi ne donne-t-il pas le signal ?

L'observation exacte ne se fait pas remarquer seulement dans cette meute, on la note également dans le paysage où celle-ci est posée.

Nous sommes en forêt; tout au fouillis de grands arbres, avec leurs teintes vertes, grises, fauves, blanchâtres, leurs enchevêtrements, leurs torsions de branches, se montrant sous des clartés, pâlies sans doute, tamisées qu'elles sont par l'épaisseur du bois, mais qui n'empêchent point cependant de plonger en avant, d'entrevoir, de deviner de vastes profondeurs.

A droite, la lumière moins empêchée montre des vertes vifs, des teintes presque d'un jaune d'or. Puis, à mesure qu'on s'éloigne de ce plan, à ciel plus ouvert, les ors s'éteignent, les verts violents s'apaisent, l'ombre gagne, et tout à fait à gauche, ce n'est plus guère qu'une masse où la ligne persiste, mais dont la couleur est maintenant flottante, presqu'indéfinissable; sauf ici, à cette échappée, où transparaît un pan de ciel azuré.

Nous avons examiné ces deux toiles d'un calme parfait ; faisons maintenant comme au théâtre, et par un rapide changement à vue, passons au *Dernier Jour de Pompéi* (No. 504) de M. J. Stallaert; toujours l'école Belge.

C'est à la gigantesque catastrophe de 79, à la formidable colère du Vésuve que l'auteur a demandé son sujet.

Tout d'abord devant cette toile vous sentez ému; cela est déjà du terrain gagné pour un peintre. Il y a en effet dans cette œuvre un mérite de composition. Peut-être faut-il lui reprocher de trop diviser l'intérêt, au lieu de le concentrer sur un épisode. Abondance de biens nuit parfois.

Mais si là on trouve matière à une objection esthétique, admettons sans hésiter que l'invention ne fait point défaut chez M. Stallaert.

Le sinistre où périt Pompéi approche. A travers la baie formée par le pan coupé du fond, on voit des langues de feu monter. Le Vésuve lance ses flammes ; le pinceau du peintre y prête un rouge de sang. Huit femmes et leurs enfants sont entassés dans cette pièce étroite, où la terreur les a réunis. Ces femmes, ces enfants se pressent les uns contre les autres ; le mouvement instinctif de la terreur.

L'une d'elles est couchée à terre ; un manteau pourpre est rejeté sur sa robe de lin. Pour elle tout est fini ; la mort est venue. Cette mort se lit sur ce visage marmoréen, dont le dessin n'est pas d'une pureté irréprochable, mais dont l'expression est bien en situation, bien décrite. La mortc, cheveux noirs dénoués, repose sa tête sur les genoux d'une femme à la chevelure grise, sa mère sans doute. Ici il faut citer aussi et l'expression et le mouvement.

J'aime moins l'esclave dont la physionomie reflète mal les douleurs répandues autour d'elle et auxquelles elle ne saurait se soustraire devant l'effroyable menace de la nature. Trop de repos dans ce personnage.

Bien mieux est la femme assise à gauche du spectateur. Blonde celle-là. Ses yeux rendus fixes par l'effroi ne peuvent se détacher du cadavre qui est là, qui l'affole. Ses deux enfants ont cherché près d'elle un dernier refuge.

L'un d'eux, debout, appuyé contre ses genoux, voilà de ses deux mains ses yeux en larmes. On dirait qu'il ne veut pas voir plus longtemps l'horreur de la gigantesque destruction qui s'achève. Très fines carnations sur ce corps nu. Sa petite tête blonde touche à la tête, aux cheveux noirs de sa mère, enfant aussi, éperdue, à demi renversée sur la mère.

Au second plan, dans un clair obscur, qui ajoute encore au tragique de l'épisode, une jeune fille, aux bras de sa mère aussi, et qui semble l'implorer contre ces flammes et cette lave qui s'avancent. Mais la mère n'entend plus ; elle est là, immobile, inconsciente.

Au delà, des femmes debout, démentes ; d'autres gisant sur la dalle.

A l'arrière plan, une femme, se dressant comme un spectre dans le vide de la baie du fond, élève son enfant vers le ciel, ainsi qu'une prière vivante. Les feux du volcan se reflètent vigoureusement sur le visage du bébé, au devant duquel se précipite une malheureuse tournant le dos aux flammes, et dont, par conséquent, la figure est en pleine pénombre. Opposition saisissante.

Très intense, très énergique effet de lumière ajouté sur les cheveux jaunes et pâuls de la mère, au premier plan. Cette flèche de rayon qui pique droit et crûment, est d'un bel effet.

Si le temps et l'espace me le permettaient, je signalerais quelques imperfections de dessin dans divers raccourcis, mais il m'est interdit de pousser plus loin cette analyse.

Je me borne à écrire, après avoir constaté à nouveau le manque d'unité de cette toile, qu'elle renferme de remarquables détails dans sa complexité. Tout n'y est pas bien saisissable, mais il ressort de ce tumulte, de ce chaos d'épisodes, une impression vive. Or, je le répète, causer cette impression est l'un des succès les plus enviables de la peinture.

Celui qui a conçu ce tableau, a le sentiment du groupe, de la couleur, de la composition, du drame; il a de l'ardeur, de la vigueur, de l'imagination. Imagination riche, car de l'ensemble que j'ai là sous mes yeux, il aurait pu aisément tirer trois et quatre toiles. Le prodigue a tout dépensé en une seule.

L. PLACIDE CANONGE.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — *Young Mrs. Winthrop* disparaît de l'affiche, au vif regret de tous. Par bonheur, une excellente comédie en prend la place : *The Bankers Daughter* (*Hazel Kirke*), dont la première représentation aura lieu ce soir.

Les rôles en seront tenus par les artistes que voici : George Clarke, Leslie Allen, Charles Walcott, M. Morton, E. M. Holland, S. H. Pincus, Marie Burroughs, Dollie Pike, Katie Wilson, etc., etc.

On ne saurait donner meilleure recommandation.

THEATRE ST-CHARLES. — La troupe Wallack doit le succès ne s'est point démentie, et a laissé de nombreux devoirs déjà tant de soirées excellemment remplies, paraîtra ce soir dans *La Belle Russe*, de David Belasco, le populaire auteur de *May Blossom*.

On ne pouvait mieux trouver pour contrebalancer le succès de *Lady Clare*.

GRAND OPERA HOUSE. — Lawrence Barrett, aux représentations duquel les places sont ardemment disputées, commencera, ou demain sa seconde et dernière semaine. Il Polyeuca par le drame fameux de *Francoise de Rimini*. Ce sera les plus illustres interprètes de Paolo et Da Dante et dont se sont emparés dramatistes, librettistes, compositeurs. Dans cette pièce de valeur M. Barrett a trouvé l'une de ses plus brillantes créations.

GRUNEWALD'S OPERA HOUSE — Chaque soir un programme des plus engageants, chaque soir aussi une distribution de cent cadeaux. Double tentation à laquelle la foule cède volontiers.

M. MacAllister est au faîtori du public ; sa vogue est de celles qui n'ont pas de fin, et c'est justice.

BELLES SOIRÉES.—Les soirées ont été brillamment inaugurées à l'Exposition. La réduction du prix d'entrée à 25 cents, après cinq heures, attire chaque jour des milliers de personnes. Elles vont y admirer les admirables bâtisses du World's Fair, dont les innombrables fenêtres resortent encore mieux aux feux d'un éclairage électrique vraiment prestigieux. Elles vont jouir de la brise dans les allées du Parc, se promener sur les bords du lac miniature, sous les chênes majestueux, splendidement illuminés aussi. C'est un spectacle vraiment magique, et tout en le contemplant on jouit des délicieux Concerts que donne l'Orchestre Mexicain. Et quand on a ainsi passé quelques heures, en pleines merveilles, un autre plaisir est là, qu'on peut se donner en visitant le superbe Panorama de la Bataille de Sedan, situé en face qui tout d'abord vous semblent pecher par la netteté; des bavochures enfin.

Ou serait tenté de conclure que la toile a été abandonnée, réléguée dans quelque coin de l'atelier, avant achèvement ; que bien des plans en ont été ébauchés seulement. Il n'en est rien.

Retraites d'un mètre ou deux, vous vous rendrez compte que ces lignes, jetées, esquissées à peine, sont voulues ; l'effet cherché ainsi est obtenu.

Oui, examinez attentivement. Tout à l'heure, en observant de près ces onze chiens courants, qui n'attendent que le signal du piqueur assis au second plan, à l'ombre de la haute futaie, vous vous figurier peut-être que la dernière touche manquait au morceau.

Vous étiez choqué par des semblants de solution de continuité, et voici pourtant que, placé au point, à la distance calculée par le peintre, vous voyez ces vides apparents se combler ; un effet d'optique recomposer l'ensemble que vous disiez disjoint.

Ces chiens, d'un pelage peu varié d'ailleurs, sont très carrément plantés, pleins de vie, de sang. Ils pressent le moment de l'action; tout à l'heure quand on les découplera, ils feront bonne besogne.

Beaucoup de fermeté dans le pinceau de M. de Pratère ; il peint résolument, largement ; en quelques coups de brosse il traduit l'expression cherchée, il prête corps à son idée.

La meute est encore au repos; néanmoins il y a du feu dans ces yeux, il y a de l'impatience dans ces attitudes. Pourquoi donc le piqueur qui est tout près, et dont la silhouette est à peine indiquée, pourquoi ne donne-t-il pas le signal ?

L'observation exacte ne se fait pas remarquer seulement dans cette meute, on la note également dans le paysage où celle-ci est posée.

Nous sommes en forêt; tout au fouillis de grands arbres, avec leurs teintes vertes, grises, fauves, blanchâtres, leurs enchevêtrements, leurs torsions de branches, se montrant sous des clartés, pâlies sans doute, tamisées qu'elles sont par l'épaisseur du bois, mais qui n'empêchent point cependant de plonger en avant, d'entrevoir, de deviner de vastes profondeurs.

A droite, la lumière moins empêchée montre des verts vifs, des teintes presque d'un jaune d'or. Puis, à mesure qu'on s'éloigne de ce plan, à ciel plus ouvert, les ors s'éteignent, les verts violents s'apaisent, l'ombre gagne, et tout à fait à gauche, ce n'est plus guère qu'une masse où la ligne persiste, mais dont la couleur est maintenant flottante, presqu'indéfinissable; sauf ici, à cette échappée, où transparaît un pan de ciel azuré.

Nous avons examiné ces deux toiles d'un calme parfait ; faisons maintenant comme au théâtre, et par un rapide changement à vue, passons au *Dernier Jour de Pompéi* (No. 504) de M. J. Stallaert; toujours l'école Belge.

C'est à la gigantesque catastrophe de 79, à la formidable colère du Vésuve que l'auteur a demandé son sujet.

Tout d'abord devant cette toile vous sentez ému; cela est déjà du terrain gagné pour un peintre. Il y a en effet dans cette œuvre un mérite de composition. Peut-être faut-il lui reprocher de trop diviser l'intérêt, au lieu de le concentrer sur un épisode. Abondance de biens nuit parfois.

Mais si là on trouve matière à une objection esthétique, admettons sans hésiter que l'invention ne fait point défaut chez M. Stallaert.

Le sinistre où périt Pompéi approche. A travers la baie formée par le pan coupé du fond, on voit des langues de feu monter. Le Vésuve lance ses flammes ; le pinceau du peintre y prête un rouge de sang. Huit femmes et leurs enfants sont entassés dans cette pièce étroite, où la terreur les a réunis. Ces femmes, ces enfants se pressent les uns contre les autres ; le mouvement instinctif de la terreur.

L'une d'elles est couchée à terre ; un manteau pourpre est rejeté sur sa robe de lin. Pour elle tout est fini ; la mort est venue. Cette mort se lit sur ce visage marmoréen, dont le dessin n'est pas d'une pureté irréprochable, mais dont l'expression est bien en situation, bien décrite. La mortc, cheveux noirs dénoués, repose sa tête sur les genoux d'une femme à la chevelure grise, sa mère sans doute. Ici il faut citer aussi et l'expression et le mouvement.

J'aime moins l'esclave dont la physionomie reflète mal les douleurs répandues autour d'elle et auxquelles elle ne saurait se soustraire devant l'effroyable menace de la nature. Trop de repos dans ce personnage.

Bien mieux est la femme assise à gauche du spectateur. Blonde celle-là. Ses yeux rendus fixes par l'effroi ne peuvent se détacher du cadavre qui est là, qui l'affole. Ses deux enfants ont cherché près d'elle un dernier refuge.

L'un d'eux, debout, appuyé contre ses genoux, voilà de ses deux mains ses yeux en larmes. On dirait qu'il ne veut pas voir plus longtemps l'horreur de la gigantesque destruction qui s'achève. Très fines carnations sur ce corps nu. Sa petite tête blonde touche à la tête, aux cheveux noirs de sa mère, enfant aussi, éperdue, à demi renversée sur la mère.

Au second plan, dans un clair obscur, qui ajoute encore au tragique de l'épisode, une jeune fille, aux bras de sa mère aussi, et qui semble l'implorer contre ces flammes et cette lave qui s'avancent. Mais la mère n'entend plus ; elle est là, immobile, inconsciente.

Au delà, des femmes debout, démentes ; d'autres gisant sur la dalle.

A l'arrière plan, une femme, se dressant comme un spectre dans le vide de la baie du fond, élève son enfant vers le ciel, ainsi qu'une prière vivante. Les feux du volcan se reflètent vigoureusement sur le visage du bébé, au devant duquel se précipite une malheureuse tournant le dos aux flammes, et dont, par conséquent, la figure est en pleine pénombre. Opposition saisissante.

Très intense, très énergique effet de lumière ajouté sur les cheveux jaunes et pâuls de la mère, au premier plan. Cette flèche de rayon qui pique droit et crûment, est d'un bel effet.

Si le temps et l'espace me le permettaient, je signalerais quelques imperfections de dessin dans divers raccourcis, mais il m'est interdit de pousser plus loin cette analyse.

Je me borne à écrire, après avoir constaté à nouveau le manque d'unité de cette toile, qu'elle renferme de remarquables détails dans sa complexité. Tout n'y est pas bien saisissable, mais il ressort de ce tumulte, de ce chaos d'épisodes, une impression vive. Or, je le répète, causer cette impression est l'un des succès les plus enviables de la peinture.

Celui qui a conçu ce tableau, a le sentiment du groupe, de la couleur, de la composition, du drame; il a de l'ardeur, de la vigueur, de l'imagination. Imagination riche, car de l'ensemble que j'ai là sous mes yeux, il aurait pu aisément tirer trois et quatre toiles. Le prodigue a tout dépensé en une seule.

L. PLACIDE CANONGE.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 11 avril 1885.

Température de C. DUHAMEL, Opticien.

6 heures du matin	Fahrenheit	Centigrade
Midi	78	25½
3 P. M.	78	25½
6 P. M.	75	23¾

Nlle-Orléans, Lnd., 11 avril 1885, 2:00 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	70	Louisville, Ky	58
Augusta, Ga	78	Memphis, Tenn	53
Corsicana, Tex	77	Mobile, Ala	74
Cairo, Ill	61	Montgomery, Ala	67
Chattanooga, Tenn	60	Nashville, Tenn	61
Cincinnati, O	53	Nlle Orléans, La	79
Davenport, Iowa	50	Omaha, Neb	49
Dubuque, Iowa	49	Pittsburg, Pa	42
Galveston, Tex	71	Savannah, Ga	71
Indianola, Tex	77	Shreveport, La	66
Keokuk, Iowa	52	St-Louis, Mo	58
Key West, Fla	77	St-Paul, Minn	50
La Crosse, Wis	45	Vicksburg, Miss	81
Leavenworth, Kan	65	Yankton, D. T	50

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

James H. Thompson à Mlle Margaret J. Tucker.

Naissances.

Mme Wm Barret, un garçon.
Mme John C. Cotton, une fille.
Mme Peter Schultz, une fille.
Mme Joseph Mutz, un garçon.
Mme Frank A. Kline, une fille.
Mme Philip J. Moneyahn, un garçon.
Mme Marshall A. Reynolds, une fille.

Décès.

Crosson Theodore, 48 ans, 15 rue St-Antoine
Mme Mary Victoria Williams, 26 ans, coin Johnson et Lapeyrouse.
John McCormick, 26 ans, Hotel Dieu.
Mme Mariana Berle, 40 ans, 170 rue Bassin côté Sud.
Manuel Cossar, 2 mois, coin St-Claude et Union.
Louise A. Peterson, 2 ans, 219 rue St-Philippe.
Fritz Meyer, 60 ans, rue Espagne, près Claiborne.
Lizzie Wilson, 4 ans, 38 rue Belle Castle.
Ann Murphy, 74 ans, Asile des Petites Sœurs des Pauvres.
John G. Wamsagans, 71 ans, 163 rue Danphine.
Louis Wolfe, 14 mois, coin Austerlitz et Constance.
Edward Merrick, 2 ans, 120 rue Perdido.

Voyageurs arrivés.

HOTEL ROYAL.

Mme E W Banks, Montgomery, Ala, C W C Brooks, James Hunter et femme, S G Price, Baltimore; Jno A Wheeler et femme, Cleveland, O Mme L Mize, Atlanta, E Pollestrem, San Francisco; R W Gilder, Frank H Scott, New York, S H Cahn, Chicago, Andrew Cowan, femme et fils, Mme C L Miller et deux enfants, Louisville, S J Wallis, femme et deux garçons, Washington, Noble B Judah, M M Hayden, Chicago, George J Gebens, New York, A F Gorman et femme, Mlle Daisy Gorman, master A F Gorman, Jos Byrne, Maryland, Chas J Martin, New York, C J Bassett, Mlle B Bassett, Ala, Dr Delaskie, Miller Chicago, Dr Hodgins, Toronto, L M Pittkin et femme, Cleveland, O, M Flaherty, Tensas, E Ensley et femme, Mlle Hattie Ensley, Memphis Dr A H Mitchell femme et deux enfants, Miss W C Bishop, Fort Worth, Tex, Dr R W Bishop, Chicago, C E Smith, Elkart Ind, A G Davidson, Minneapolis, Ind F J Van Alstyne, Albany, N Y, H O Hough, Rochester, N Y, G W Green, Baltimore, S C, Louth, femme et nlle Cleveland.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

John G. Hans à Mme Emile Damarin, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Union, Urquhart, Français et Miro.....$1,650

Gaspard H. Meyer, à Herman F. Mayer, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Elmire, Congrès, Royale et Chartres.....$650

Franklin P. Rivet à Charles Engelbracht, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Camp, Peniston, Magasins et Général Taylor.....$400

Henry Shepherd à P. Wm. Dielmann, deux terrains et bâtisses et tout ce qui s'y trouve, dans l'Pilet compris entre les rues Tchonpitoulas, Magasins, Gravier et Natchez.....$31,000

Wm. Henry a N. George, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Burthe, Gentilly, Dublin et Pike.....$1,600

Ada Ann Richardson a Calme Lazard, un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Canal, Front, Crossman et North Peters.....$15,000

Cour civile de district. — Voici les titres et le caractère des causes instituées hier devant ce tribunal :

Baldy et Sightler vs S. A. Brackenridge — Recouvrement de $1003, somme arrêtée par contrat pour le déboisement de certaines terres.

Stauffer, Macready & Cie. vs Mme H. Davidson—Action en recouvrement d'une somme de $[illegible].

Sophie Schlediga vs Sophie Schlediga—Demande de partage de propriétés.

Léopold Kerner vs Oliver Bierne—Action en recouvrement de $681, valeur reçue.

Le journal la Patrie.

Paris 11 avril—Le député d'Aix-Les-Bains, au journal la Patrie, annonce que la Reine Victoria a reçu des dépêches rassurantes de Berlin, St-Pétersburg et Londres.

M. J. R. Whitley.

Paris, 11 avril—M. J. R. Whitley, directeur general de l'exposition universelle qui aura lieu à Londres l'année prochaine, accompagné de M. Gower qui représente le conseil executif, a eu une entrevue aujourd'hui avec le Président Grévy relativement à cette exhibition.

Ce dernier a exprimé sa sympathie pour l'entreprise projetée et promis que, personnellement et en sa capacité officielle il fera tout ce qui dépendra de lui pour le succès de l'entreprise.

FRANCE ET CHINE.

Mouvement des troupes.

Paris, 11 avril—Le gouvernement a décidé d'organiser deux divisions sous le commandement du général Courcy, pour le service au Tonkin.

Une autre division restera dans le Sud de la France, prête à s'embarquer au premier appel du capitaine Courcy, dans le cas où la Chine remplirait loyalement les termes du traité et rendrait aux Français l'expédition de renforts inutile.

Le différend Anglo-Russe—Opinion à Vienne—M. Bismarck.

Londres, 11 avril—Le correspondant du journal *Morning Post* à Berlin écrit que l'empereur d'Allemagne a exprimé l'opinion que la Russie a cte décidement l'agresseur à Penjdeh.

Londres, 10 avril—Le journal Standard a reçu la nouvelle suivante de son correspondant qui se trouve auprès de Sir Peter Lumsdon: "Les rapports au sujet de la perte des Afghans se contredisent. On affirme que quelques centaines d'Afghans ont été littéralement massacrés.

Londres, 11 avril—Le journal Daily News dit ce matin que les derniers avis reçus sont plus rassurants et laissent croire que la paix sera maintenue. Le gouvernement anglais, néanmoins, a décidé de se préparer activement à la guerre.

Dans un éditorial sur la situation le News écrit que si l'acte du général Komaroff est un indice de la politique du gouvernement russe, il est inutile de songer à retarder la guerre.

Vienne, 11 avril—Dans les cercles du gouv